

Lou djit do pharmacin

On'y a mais dj cent ans, n'y ai bion quéquous medecïns et quéquous pharmaçïns, n'errians pas suramon bion segnà que yéure.

Aujord'héu quand nous modouns chiz lou pharmaçin, o nous baille lous medicamons, qui venount dj grandas zuzïnas et sount bettà djïns des boitas bion enveloppàs et bion fermàs. Lou pharmaçin a solomon la pena dj la faire vegnî et dj baillî a équéllous qu'on ant besoïn.

Aôteveïs lou medecin indicâve sus la consulta ci que o n'y aït djïns lous medicamons et lou pharmaçin deïit lou frabriquâ. O l'aït par zos faire touta una banda d'instrumons : petietes balances, mortis...et toutes sortes dj drogues djïns de bocaox qu'erriant coloràs.

Yéure lou pri é marquà sus la boita et voù é lou mesmou djïns toutes les pharmacies.

Aôteveïs voù erre lou phannacïn qu'aït fabriquâ qu'on fixave lou pri. Bion surou equais pri n'erre pas lou mesmou si lou pharinaçin erre franc ou si o l'amave séquant la monaïe. Et lous paysans qu'erriant lios cliants trouvaïant lou pri séquant élevé.

Eis coumparaïant lou pri dos medicamons lousqunous se vendjïant au gramma a quotje de lios produits lousqunous se vendjïant au kilog et deveïs mais (tréuffes, bure, froment, blà...). Dounc eis racountaïant toutes sortes d'histoiris par mountrâ lou pri séquant élevé.

Ûn djor ùn paysan entraït djfns una pharmacie avoués una consulta onte erre ci que deïit n'y avei djïns lou medicarnon. O baillit la consulta au preparatéu qui erre équi a quotje. Equais intraït djïns soun laboratoïrou par mesurâ, pesâ, ecrasâ et emballâ lou medicamon. Quand o l'aït finit, o modaït vés soun patroun par saï î lou pri que faïit demandâ ; équais reflechit et repondjit : "Demandédes doués francs".

Lou preparatéu modaït vés lou paysan, se trompaït et demandaït ronque doués sous (10 centimes), lou paysan paït et partjit. Quand lou preparatéu apportaït la monaïe a soun patroun, équais lù dejit : "Voù é pas doués sous ! O faïit demandâ doués francs". Lou preparatéu n'erre pas fier, o s'excusaït et ajoutaït : "O l'a pas ëu lou tsamps de modâ bion loin, ji vou coudre et lou ratrappâ djïns la charéra"

O s'appretâve a partjî quand soun patroun l'arrétaït :

"Voù é boun par équétta veïs, laissèdes lou modâ. Somma toutes, ji gagnou incoure ùn sou".

Antoine Boudol (1911-2001)

(extrait du *Florilège d'historiettes en franco-provençal* avec l'aimable autorisation de Monsieur B. Boudol, fils de l'auteur)

Le dit du pharmacien

Ou un compte d'apothicaire

Au début du siècle, nous avons seulement quelques médecins et quelques pharmaciens, nous n'étions pas aussi bien soignés que maintenant.

Antoine Boudol, *Le dit du pharmacien*, patois de Boisset-les-Montrond.

Quand nous allons chez le pharmacien, il nous remet des médicaments lesquels proviennent de grands laboratoires dans des boîtes bien enveloppées et bien fermées. Le pharmacien n'a que la peine de les commander et de les remettre à ceux qui en ont besoin.

Autrefois le médecin indiquait sur l'ordonnance ce qu'il y avait dans le médicament et le pharmacien devait le fabriquer. Il avait, pour ce faire, toutes sortes d'instruments : petites balances, mortiers... et toutes sortes d'ingrédients dans des bocaux colorés.

Maintenant, le prix est indiqué sur la boîte, et il est le même dans toutes les pharmacies.

Autrefois, le pharmacien ayant fabriqué le médicament en fixait le prix. Bien sûr, ce prix était variable suivant que le pharmacien était, soit généreux soit au contraire qu'il aimait beaucoup l'argent. Et les paysans, ses clients, trouvaient le prix très élevé.

Ils comparaient le prix des médicaments, lesquels se vendaient en grammes, à celui de leurs produits, lesquels se vendaient au kilo et parfois plus (pommes de terre, beurre, froment...) Ils racontaient donc nombre d'histoires pour prouver que le médicament était cher.

Un jour, un paysan entra dans une pharmacie avec une ordonnance où était écrite la composition du médicament. Il la donna au préparateur qui entra dans son laboratoire pour mesurer, écraser, et emballer le produit. Ayant terminée, il demanda à son patron quel prix demander. Celui-ci réfléchit et dit : "Demandez deux francs".

Le préparateur alla vers le paysan, se trompa et ne demanda que deux sous (10 centimes) ; le paysan paya et partit. Quand le préparateur apporta l'argent à son patron, celui-ci lui dit : "Ce n'était pas deux sous qu'il fallait demander, mais deux francs". Le préparateur n'était pas fier ; il s'excusa et ajouta : "Il n'a pas eu le temps d'aller bien loin, je vais courir et le rattraper."

Il s'apprêtait à partir quand son patron l'arrêta : "Ca va bien pour cette fois, laissez-le partir. Somme toute, je gagne encore un sou".